# CÉCILE,

## DRAME,

## EN TROIS ACTES

*ET EN PROSE.*

*A LONDRES,*
&
*A PARIS,*

Chez COSTARD, Libraire, rue Saint Jean-de-Beauvais, la premiere porte cochère au-dessus du Collége.

M. DCC. LXXVI.

*Avec Approbation & Permission.*

BRITISH MUSEUM

# AVERTISSEMENT

## *DE L'ÉDITEUR.*

IL ne faut point confondre ſur le titre, le Drame de Cécile avec les dolentes rapſodies du genre *afflictif*. Cette Pièce eſt dans le bon goût de la Comédie; ſimple & morale. En vain nos *Dramaturges*, pour donner quelque vraiſemblance à leurs rêves, eſſayent-ils de perſuader que la ſimplicité des ſujets n'eſt qu'un défaut d'invention, qu'une preuve de médiocrité. Si la Comédie n'eſt autre choſe que le tableau de la vie privée, toutes les fois qu'on ne prétendra pas au mérite ſubalterne de faire des Pièces d'intrigue, les ſujets doivent être ſimples, comme les événemens de la Société le ſont pour l'ordinaire. Quelques aventures biſarres, quelques ſujets implexes ne ſeront pas plus vraiſemblables, quoiqu'ils ſoient hiſtoriques. Il s'en ſuivra conſéquemment que ce genre n'eſt pas dans la Nature, & ne ſauroit être celui de la bonne Comédie. Moliere l'a prouvé ſans réplique, en ſimplifiant ſes ſujets, à meſure que ſon génie ſe développoit. Un petit nombre d'exceptions n'eſt pas plus l'hiſtoire de la Société, qu'un tremblement de terre n'eſt l'état habituel du Globe.

A ces miracles ſi prodigués dans nos Drames, il a fallu néceſſairement adapter une morale giganteſque & hors de la portée du cœur humain. De-là, ces coups de ſentiment & du malheur; ce dogme de perfections; ces prodiges d'humanité, de ſenſibilité; ces exemples illuſoires où l'on voit l'aſcendant impérieux des paſſions, immolé ſi froidement au pouvoir ſurna-

turel de quelques principes paraſites : de-là cette exhubérence de vertus ; ces tours de force de la Philoſophie ; ce galimathias métaphyſique en un mot, dont le goût eſt devenu ſi général, depuis qu'il n'y a plus de ſentiment, depuis que l'Infortune eſt un vice, qu'on épuiſe ſur ſoi toute ſa ſenſibilité, & que la Vertu n'eſt plus que la pâture des dupes. Tout ce bourſouflage du cœur en prouve abſolument le vuide : il eſt au-delà des bornes de la morale ; & nos cathédrants Dramatiques en conviennent ſans s'en appercevoir ; car ils trouvent à chaque inſtant la langue en défaut, lorſqu'il s'agit de rendre leurs ſublimes idées. L'enthouſiaſme divin de ces Meſſieurs lutte ſans ceſſe avec la pénurie de mots ; & malheureuſement privés d'expreſſions qui puiſſent tranſmettre tout ce qu'éprouvent leurs ames privilégiées, ils ſont forcés de ſuppléer à cette indigence de paroles par une langue nouvelle, par un amas de formules, d'exclamations, de *points*, dans leſquels ils prétendent avoir renfermé le foyer de toutes les ſenſations.

Il eſt donc aſſez vraiſemblable que les ouvrages de nos *Dramaturges* ſont très-loin de la nature, & dans le fond, & dans la forme ; & il ne faut que lire les Maîtres de l'Art, pour s'aſſurer que la Comédie doit être ſimple dans ſes ſujets & dans ſa morale.

L'Auteur du Drame de Cécile n'a point perdu de vue ce principe eſſentiel. Un honnête-homme eſt retiré dans ſes terres : il y pratique la vertu ſans oſtentation, ſans prodiguer des apophtegmes : il fait du bien ſans afficher la morgue de la ſupériorité ; & ſon exemple eſt la loi du Canton. Son fils eſt un jeune homme heureuſement né, qui vient d'échapper un moment au tourbillon du monde, & qui tombe des nues en arrivant dans le Château de ſon pere. Egaré par les principes d'une ſociété corrompue, & par des lectures dangereuſes, le vice ne lui paroît qu'un agrément de plus, & il le fait entrer dans l'économie de ſes plaiſirs, comme un moyen tout ſimple de les multiplier. Les devoirs les plus reſpectables ne ſont à ſes yeux que

des préjugés barbares ; & comme tous les eſprits forts de la morale, il ſait réduire le vice en principes & lui prêter le langage de la raiſon. Dans ſon égarement, il forme le projet de ſéduire une fille ſage qu'il veut arracher à l'amant vertueux dont elle va devenir la femme, & à laquelle il croit de bonne-foi faire un état en la déshonorant. Les moyens qu'il employe, les obſtacles qu'il éprouve, la ſituation touchante des époux futurs, la conduite du pere & le repentir du fils ; tout cela forme une intrigue auſſi ſimple qu'intéreſſante : la morale de cette Pièce eſt à la fois naturelle, inſtructive, agréable ; & l'Auteur a ſû répandre ſur ſon ſujet de très-bon comique, & le ſentiment qu'il faut pour émouvoir le Spectateur, ſans confondre les genres.

# *ACTEURS.*

20 JY 63

LA COMTESSE D'ORVIGNY.

LE COMTE, ſon fils.

LE COMMANDEUR, frere du Comte.

LE MARQUIS, fils du Comte.

CÉCILE, fille d'un ancien Intendant de la Maiſon.

M. DUMONT, Secrétaire du Comte.

VALERE, fils de M. Dumont, Amant de Cécile.

DORISÉE, Suivante de la Comteſſe.

FRONTIN, Valet du Marquis.

PERRAULT, Fermier.

UN POSTILLON.

UN LAQUAIS.

*La Scène eſt au Château du Comte.*

# CÉCILE,

## DRAME.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIERE.

FRONTIN *ſeul, portant un gros paquet de livres qu'il poſe ſur une table.*

Comme je m'ennuyerois, s'il me falloit reſter long-tems à la campagne ! Voilà pourtant ce qui m'arriveroit, ſi nous donnions les mains à certain mariage que M. le Commandeur nous propoſe. Heureuſement, mon Maître a d'autres projets ; il ne tiendra pas à moi qu'ils ne s'exécutent au plus vîte, car je ne me trouve bien qu'à Paris. Il me tarde déja de nous y voir de retour. Cela ne ſera pas long : il ne s'agit que d'éblouir un peu les yeux de Mademoiſelle Cécile, & M. le Marquis a eu grand ſoin de ſe munir chez les Bijoutiers & les autres Marchands, de plus de choſes qu'il n'en faudroit pour tourner la tête à toutes les jeunes filles du Canton. Doriſée, qui doit ſervir de Demoiſelle de

compagnie à Mademoiſelle Cécile, ſe meurt d'impatience de planter là notre grand'maman Madame la Comteſſe, qui la prêche du matin au ſoir ſans un inſtant de relâche. Elle eſt aſſez jolie : cela ſeroit bien mon fait, & s'il me faut finir par faire la ſottiſe de me marier, autant vaut épouſer celle-ci qu'une autre.

## SCENE II.

### M. DUMONT, FRONTIN.

FRONTIN, *montrant les livres à M. Dumont.*

TENEZ, Monſieur le Secrétaire ; chargez-vous de toute cette marchandiſe, cela vous regarde. En voilà pour bien de l'argent, il faut que cela ſoit bon.

M. DUMONT.

Et M. le Marquis ne vous a donné que des livres à me remettre ? M. le Comte l'avoit pourtant chargé à ma priere de faire quelques emplettes à Paris pour notre cabinet d'hiſtoire naturelle ?

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, je n'en ſais rien. Nous avons acheté tant de choſes ! Peut-être dans le nombre s'en trouvera-t-il de celles que vous dites.

M. DUMONT.

Vous devez bien ſavoir ſi M. le Marquis a apporté des Coraux, des Madrépores, des Pétrifications, enfin de ces choſes rares.

FRONTIN.

Des choſes rares, extraordinaires ?

M. DUMONT.

Fort bien.

FRONTIN.

Il en pend à la chaîne de ſa montre de quoi faire la charge d'un mulet. C'eſt ce que nous appellons des breloques.

M. DUMONT.

Et non, il ne s'agit point de tous ces colifichets. J'aurai l'honneur de lui parler à lui-même. Et vous, Frontin, allez lui dire que M. ſon pere va deſcendre, & qu'il veut l'entretenir.

## SCÈNE III.

M. DUMONT, *ſeul.*

( *Il dépaquete les livres. Il parcourt les titres de quelques-uns.* )

» LES *Amours des vieilles gens.*
» *Le Parfait Cocher.*
» *Les Aventures de Mademoiſelle* . . . .

Quelle pitié !

( *Il parcourt les autres titres à la hâte.* )

Pas un ſeul Traité de Conchyliologie! Hà, hà, voici des planches ! Ce ſera peut-être quelque plante marine nouvellement découverte.

» *Contredanſes nouvelles.*

La peſte ſoit des livres !

## SCENE IV.

### M. DUMONT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

JE ſuis roué comme ſi j'avois couru à francs étriers. Ces chemins de traverſe ſont ſi mauvais ! Je n'avois plus que vous à voir, mon cher Dumont. N'eſt-il rien arrivé de nouveau depuis un mois ? Comment s'amuſe-t-on ? Vient-il toujours beaucoup de monde du voiſinage ?

M. DUMONT.

Imaginez-vous, M. le Marquis, que vous n'avez point quitté le Château. Tout eſt préciſément comme avant votre départ.

LE MARQUIS.

C'eſt une choſe étrange que cette monotonie de la campagne ! Vous y faites-vous ?

M. DUMONT.

Les occupations de ma place ; les bontés de M. le Comte ; l'habitude ſur-tout....

LE MARQUIS.

A propos, il ne s'agit pas de cela. Vous croyez peut-être que dans le tourbillon des plaiſirs j'oublie mes amis ? Non, mon cher, je ſuis eſſentiel.

M. DUMONT.

Je ſais, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Non, non vous ne ſavez pas, mais je vous apprends, moi, que votre fils Valere eſt à portée de faire ſon chemin, & de ſe voir un jour en état de ſoutenir ſes jeunes freres.

(*Il tire un papier de ſa poche & le donne à M. Dumont.*) Voici ce que je lui ai obtenu. Il n'a pas un moment à perdre. Le Vaiſſeau dans lequel il doit s'embarquer met à la voile inceſſamment. Qu'il parte dès demain, s'il eſt poſſible.

M. DUMONT.

Comment vous exprimer, M. le Marquis, l'excès de ma reconnoiſſance!

LE MARQUIS.

Trêve de remerciemens; je connois votre cœur. Vous le verrez revenir des Indes plus riche que moi. Mais qu'il parte ſur le champ, ou tout ſeroit manqué.

## SCÈNE V.

LE COMTE D'ORVIGNY, LE MARQUIS, M. DUMONT.

LE COMTE, *à M. Dumont.*

JE vous rejoins tout à l'heure dans mon cabinet.

(*M. Dumont ſort.*)

## SCÈNE VI.

### LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE.

JE voulois, mon fils, vous parler de ce mariage que le Commandeur m'a proposé pour vous. Vous l'avez vu? Où en est cette affaire?

LE MARQUIS.

Je croyois le trouver ici. Nous allons le voir arriver peut-être au moment même. Quant au mariage dont il s'agit, il n'y a, mon pere, d'autres obstacles que ceux que j'y puis apporter.

LE COMTE.

Mais si j'en crois ce qu'on m'en écrit, la Demoiselle est douée de toutes les qualités qu'on doit rechercher dans une femme. Elle a de l'esprit, un excellent caractère, de la naissance, de la beauté, un bien honnête. Que demandez-vous de plus?

LE MARQUIS.

Oserai-je m'expliquer, mon pere, avec cette liberté que votre bonté m'a souvent permise?

LE COMTE.

Je serois au désespoir, mon fils, que dans une affaire aussi intéressante pour votre bonheur, vous ne me disiez pas naturellement quelles sont vos idées. Parlez, Marquis, ma tendresse mérite toute votre confiance: parlez-moi comme au meilleur de vos amis.

LE MARQUIS.

Vous me le permettez, mon pere ? Je vous dirai donc avec tout le reſpect qui vous eſt dû, que votre longue abſence de la Cour & de Paris ne ſauroit être ſuppléée à bien des égards par tout ce que vous avez d'eſprit & de lumieres. Depuis quinze ans que vous vivez ici, tout a changé, Monſieur. Par exemple, ce mariage aujourd'hui n'auroit pu entrer dans autre tête que celle de mon cher oncle le Commandeur.

LE COMTE.

Comment !

LE MARQUIS.

Il affecte le ton ſimple généralement adopté ; mais au fond du cœur ſe glorifiant de ſes ayeux antiques, de ſes vieux parchemins, il s'eſt bien gardé de me chercher un parti dans la Finance.

LE COMTE.

Eh quoi, mon fils ! y penſez-vous ? Voudriez-vous être le premier de votre nom qui ſe fût méſallié ?

LE MARQUIS.

Méſallié ! Voilà, mon pere, un de ces préjugés que vous auriez ſurement perdus, ſi vous euſſiez continué à vivre dans le grand monde.

LE COMTE.

C'eſt-à-dire qu'un homme de qualité, par un mariage de cette ſorte, contracte ſelon vous une alliance honorable !

LE MARQUIS.

Preſque toujours, Monſieur ; & vous auriez beaucoup de peine à choiſir un parti dans une famille de

Finance, ſans vous trouver allié aux maiſons les plus illuſtres. Il eſt aiſé de vous les nommer.

LE COMTE.

Il n'en eſt pas beſoin : je n'ignore point, mon fils, que des perſonnes du plus grand nom, prêtes à le voir tomber dans l'aviliſſement inſéparable de l'indigence, lui ont conſervé tout ſon éclat par des mariages de cette nature. Certes, je les approuve & je donnerois mes ſoins à vous procurer un tel établiſſement, ſi votre fortune étoit trop au-deſſous de votre naiſſance ; mais vos grands biens....

LE MARQUIS.

Mes grands biens ! Ah mon pere ! La moitié de mes revenus pouvoit ſuffire, il y a quelques années ; mais trois fois autant aujourd'hui ; oui trois fois autant, fourniroient à peine aux dépenſes qu'on eſt obligé de faire pour ſe ſoutenir avec décence.

LE COMTE.

Mon fils, je vois avec douleur que vous avez pris beaucoup de faux principes. Vous connoîtrez un jour, & trop tard peut-être, dans quel abîme de maux l'excès du luxe peut entraîner celui qui s'y livre.

## SCENE VII.

### LA COMTESSE, LE COMTE, LE MARQUIS, DORISÉE.

*( Pendant cette Scène, le Marquis fait des ſignes à Doriſée, pour l'avertir qu'il a à lui parler. )*

LA COMTESSE, *au Marquis.*

TU ne m'avois pas dit, mon enfant, que Valere alloit aux Indes ?

LE MARQUIS.

J'ai cru, Madame, faire choſe qui vous ſeroit agréable & à mon pere, en m'employant pour ce jeune homme qui eſt ſans fortune. La place que je lui ai procurée eſt fort avantageuſe.

LE COMTE.

Rien ne pouvoit me donner plus de joie, mon fils, que d'apprendre que vous vous occupez du plaiſir de faire du bien. ( *A part.* ) Il a le cœur excellent.

LA COMTESSE.

Ce pauvre garçon va donc nous quitter !

LE COMTE.

J'avois deſſein de lui donner la place de ſon pere. Il y a long-tems que cet honnête-homme travaille ; je l'aurois laiſſé ſe livrer tout entier à ſon goût, & mon cabinet d'hiſtoire naturelle auroit fait déſormais toute ſon occupation. J'avois auſſi quelques idées à l'égard de ſon fils & de Cécile ; mais il ne faut pas que mes

arrangemens ſoient un obſtacle à la fortune de Valere.

LA COMTESSE, *pendant que le Comte parle, a pris un des livres, &, après avoir mis ſes lunettes, a lu quelques lignes.*

Quels abominables livres ! Doriſée, prenez-moi tout cela dans votre tablier, & qu'on l'aille jetter au feu tout-à-l'heure.

LE COMTE.

Là, là, ma mere, ne vous fâchez pas.

LA COMTESSE.

Laiſſer traîner ſur les tables des livres auſſi infâmes !

LE MARQUIS, *rit à part ; puis à la Comteſſe d'un grand ſerieux.*

Je vous aſſure, Madame, que tout Paris les lit, & que nos Dames....

LA COMTESSE, *en colere.*

Tes Dames ſont des effrontées, & toi un inſolent. (*A Doriſée.*) Allons, Mademoiſelle, allons.

## SCENE VIII.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE.

JE vous avois prié, Marquis, de m'apporter quelques livres ; mais j'imaginois que vous feriez choix de bons ouvrages d'hiſtoire ou de morale.

LE MARQUIS.

J'avois chargé de cette emplette un de mes amis moins occupé que moi ; je ſuis au déſeſpoir qu'il s'en ſoit ſi mal acquitté.

LE COMTE.

Holà, quelqu'un. ( *A un Domeſtique qui entre.* ) Portez ces livres dans mon cabinet. ( *A ſon fils.* ) Je vais rejoindre ma mere. Ses coleres ne ſont pas de longue durée.

LE MARQUIS.

Daignerez-vous, mon pere, commencer ma paix, j'irai l'achever dans un moment ?

## SCENE IX.

LE MARQUIS, *ſeul.*

LA colere de la grand'maman eſt une bonne choſe ! Ce que c'eſt que l'âge ? Mon pere lui-même, je m'apperçois que ſon eſprit baiſſe déja. C'eſt un bien honnête-homme ; mais que de préjugés ! Ils rajeuniſſent en nous à meſure que nous veilliſſons, & quoiqu'on en puiſſe dire, l'âge des plaiſirs eſt auſſi celui de la raiſon. Et Valere ? Je vous l'envoye ſoupirer au-delà du Tropique. Au fait, c'eſt ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux. Mais, eſt-ce que Doriſée n'auroit pas compris, à mes ſignes, que j'avois à lui parler ? Elle ne viendra pas. Ah ! la voici.

## SCENE X.

### LE MARQUIS, DORISÉE.

LE MARQUIS.

EH bien ? j'ai fait ce que tu m'as conſeillé.

DORISÉE.

Cela devenoit, Monſieur, plus néceſſaire que jamais. Je m'y connois; Mademoiſelle Cécile, d'ailleurs, eſt ſi peu diſſimulée, qu'avec la confiance qu'elle a en moi, elle n'auroit guères pu me cacher les progrès de l'amour ſur ſon jeune cœur.

LE MARQUIS.

Mais il me ſemble que ſa qualité de fille d'un ancien Intendant de la maiſon me donne quelques droits. Elle aime donc le petit Valere ?

DORISÉE.

Eh mais, beaucoup plus qu'il ne faudroit pour ce que nous voulons.

LE MARQUIS.

Cette fantaiſie lui paſſera. Valere une fois parti....

DORISÉE.

Qui dit parti, dit oublié. C'étoit là le grand point. Reſte à préſent à vous rendre agréable; mais cela ne vous ſera pas bien difficile.

LE MARQUIS.

Tu me dis des douceurs, je crois.

DORISÉE.

Ho ! je n'y penſe pas. Mais il ſeroit bien étonnant, Monſieur, qu'à votre âge, fait comme vous l'êtes, riche, brillant, vous ne réuſſiſſiez pas.

LE MARQUIS.

Ma Cécile, elle eſt charmante ! Je te ferai voir les préſens que je lui apporte. Ma foi, mon enfant, je me ſuis ruiné ; il m'en coûte mille louis. Tiens, vois cette bague.

DORISÉE.

Peſte ! Voici un beau diamant. On diroit que la bague a été faite pour moi.

LE MARQUIS.

Tu l'as deviné. Prends toujours cela à compte.

DORISÉE.

En vérité .... Monſieur .... Je ſuis toute confuſe... Vous croyez peut-être que c'eſt l'intérêt ....

LE MARQUIS.

Tais-toi, ſotte. Eſt-ce avec moi que tu dois jouer la niaiſe ?

Ne voilà-t-il pas Madame d'Orvigny qui rentre du jardin avec la belle Cécile ? Il eſt inutile qu'elle nous voie cauſer enſemble. Adieu.

DORISÉE.

Hô ! je m'en fuis auſſi. Je ſerois bien fâchée qu'elle me ſurprît ici les bras croiſés.

## SCENE XI.

LA COMTESSE, CÉCILE, *tenant un ouvrage à la main.*

LA COMTESSE, *après avoir examiné l'ouvrage.*

C'est à merveille. Hô, moi, je ne gronde jamais qu'à propos. Quand on n'eſt point fainéante; qu'on s'applique à ce qu'on fait; qu'on n'eſt point étourdie.....

( *Cécile pouſſe un ſoupir.* )

Mais, mon enfant, je ne ſuis pas fâchée, il ne faut pas être triſte. Je ſuis fort contente de toi. Voilà une broderie très-bien faite. Tu as tort de te chagriner.

CÉCILE, *à part.*

N'avoir pas un moment pour pleurer en liberté!

LA COMTESSE, *prêtant l'oreille.*

Hem! parle plus haut, ſi tu veux que je t'entende.

CÉCILE.

Je diſois, Madame, que j'ai un grand mal de tête.

LA COMTESSE.

Tu auras trop travaillé ce matin; il faut te repoſer. J'aurois pourtant bien voulu que tu m'euſſes rachevé ce livre de Méditations que nous avons commencé hier. Mais cela te diſſiperoit peut-être?

CÉCILE.

Ah, Madame! Je ne crois pas que je ſois en état de lire.

LA COMTESSE.

Eh bien ! ce ſera pour demain. Tranquilliſe-toi, mon enfant ; cela ne ſera rien.

( *Elle va vers la porte.* )

CÉCILE.

Enfin, je pourrai donc....

LA COMTESSE, *ſe retournant.*

A propos, tu diras à Valere, ſi tu le vois, qu'il monte chez moi, que j'ai à lui parler.

CÉCILE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

C'eſt qu'il eſt très-eſſentiel que ce jeune homme ne parte pas ſans avoir eu de moi bon nombre d'avis, de conſeils & d'inſtructions ſur la maniere dont il faut qu'il ſe conduiſe dans ſes voyages.

( *Elle ſe retourne & fait quelques pas comme pour ſortir.* )

CÉCILE.

Qu'on eſt à plaindre...

LA COMTESSE, *ſe retournant encore & hauſſant la voix.*

Cécile ?

CÉCILE, *d'un ton d'impatience..*

Madame.

LA COMTESSE.

Tu n'oublieras pas, au moins.

CÉCILE.

O mon Dieu, non, Madame!

LA COMTESSE.

Et qu'il apporte un petit livre blanc. Je veux qu'il écrive tout ce que je lui dirai. Les jeunes gens, les jeunes gens....

( *Elle ſort.* )

## SCENE XII.

CÉCILE, *ſeule, après avoir regardé du côté de la porte.*

Malheureuse Cécile! Valere éloigné de moi, Valere à quatre mille lieues! Non, ma douleur eſt trop cruelle, & la mort ne tardera pas à m'en affranchir. Qui m'eût dit, il y a deux jours, que j'étois à la veille de m'en voir ſéparée. Séparée pour jamais, ſans doute! Nous nous étions flattés bien vainement! Mais pourra-t-il m'abandonner? Il m'a dit tant de fois que la vie, ſans moi, lui ſeroit inſupportable! Et ſon pere, & ſes protecteurs, & ſa fortune? Hélas! je ſens trop la néceſſité de ce cruel départ. Quant à mon ſort, un Couvent eſt la ſeule grace que je demanderai. Que ferois-je ici, que ferois-je dans le monde?

## SCENE XIII.

LE MARQUIS, CÉCILE, *qui veut ſe retirer.*

LE MARQUIS.

Vous me fuyez, belle Cécile ? Eh ! ne ſavez-vous pas que je veux être le meilleur de vos amis ?

CÉCILE.

Ah, Monſieur !

LE MARQUIS.

Avouez-le, ce départ vous fait bien de la peine !

CÉCILE.

Pourquoi m'en défendrai-je ? Oui, Monſieur, le départ de Valere me cauſe une douleur extrême.

LE MARQUIS.

Si vous l'aimez véritablement, quoique fort jeune, vous avez trop d'eſprit pour ne pas ſentir que rien ne pouvoit lui arriver de plus heureux.

CÉCILE.

Auſſi, Monſieur, ſerois-je au déſeſpoir de nuire à ſa fortune ; mais il m'eſt permis au moins de me plaindre de la cruauté de ma deſtinée.

LE MARQUIS.

Quand on eſt douée, comme vous, belle Cécile, du don de plaire & de charmer, les chagrins que l'on

éprouve ne peuvent être que paſſagers, &, à quelques nuages près, la vie n'eſt qu'un tiſſu d'événemens agréables & de plaiſirs.

CÉCILE.

En peut-il être pour moi ſans Valere!

LE MARQUIS.

Hô! je vous en réponds. Croyez-en mon expérience. Vous ſavez, ma chere Cécile, combien je vous ſuis attaché à l'un & à l'autre. Votre inclination, que j'ai vu naître, m'a fait trembler. Comment! ai-je dit, une fille adorable, une créature céleſte paſſera ſa vie dans ce coin de la terre, ignorée du reſte de l'Univers! Ce jeune homme, devenu ſon époux, partagera ſa miſere avec elle, & bientôt avec de malheureux enfans qui languiront comme leur pere & leur mere dans un état déplorable. Valere a du talent; qu'il le faſſe valoir. Mon crédit lui procure une place aux Indes. Sa fortune eſt l'affaire de quelques années. Il me bénira le reſte de ſa vie. Imitez-le, belle Cécile: il faut du courage & de l'ambition à votre âge.

CÉCILE.

Si le courage me manque, je ſais aimer du moins, & je ferai mon devoir.

## SCENE XIV.

CÉCILE, LE MARQUIS, VALERE.

LE MARQUIS, *à Cécile.*

VOILA ce qui s'appelle de la raiſon, cela.
(*A Valere.*)
Eh bien, mon ami, quand partons-nous?

VALERE.

Vous êtes fort le maître, Monſieur le Marquis, de partir ſi vous voulez ; pour moi, je reſte.

LE MARQUIS.

Là, décidément. C'eſt vraiment fort bien fait. A quoi diable eſt-ce que je penſois de m'occuper de te faire un ſort !

(*Il chante.*)

Quand on ſait aimer & plaire,
A-t-on beſoin d'autre bien ?

VALERE.

Mais, Monſieur le Marquis, avois-je eu l'honneur de vous prier de ſolliciter cet emploi ? C'eſt prendre un intérêt bien vif aux gens, que de vouloir les obliger malgré eux !

LE MARQUIS.

Vous verrez encore que j'ai eu tort.

CÉCILE, *au Marquis.*

Daignez l'excuſer, Monſieur. Vous connoiſſez ſon attachement & ſon reſpect ; mais à ſon âge il eſt des circonſtances.....

LE MARQUIS.

Bon, bon, ce ſont de ces quarts-d'heure d'humeur qu'on ſe paſſe entre amis.

(*A Valere.*)

Boude, boude à ton aiſe ; allons, ſoulage-toi, dis-moi bien des injures.

VALERE.

Je n'aurois pour cela, peut-être, qu'à dire bien des vérités.

LE MARQUIS.

Voilà, ma foi, une épigramme dans les régles. L'humeur lui donne de l'eſprit.

VALERE.

Un grand nom donne ſouvent....

LE MARQUIS.

Tranche le mot. De l'inſolence, n'eſt-ce pas ?

CÉCILE.

Valere ſait trop ce qu'il vous doit, Monſieur....

VALERE.

Oui, M. le Marquis, Cécile me rend juſtice. Si j'avois le malheur de m'oublier avec vous, je ne me le pardonnerois point. Mais je l'adore, on veut nous ſéparer.... Je ſuis au déſeſpoir.

LE MARQUIS, *ſérieuſement.*

La belle Cécile eſt mille fois plus raiſonnable. Elle vous aime aſſez, Valere, pour ſacrifier ſon inclination à votre avancement. Ferez-vous moins pour elle, qu'elle ne fait pour vous? Quoi! vous abuſeriez du pouvoir qu'elle vous donne ſur ſes volontés, au point de condamner ſes charmes à la médiocrité d'une fortune.....

CÉCILE, *l'interrompant.*

Ah! Monſieur, qu'il ne ſoit point queſtion de moi. Je ſerois trop heureuſe au fond d'un deſert, ſi j'y étois avec Valere.

VALERE.

Non, Cécile, ma chere Cécile, je ne vous abandonnerai jamais.

LE MARQUIS.

Il n'y auroit qu'à laiſſer aller ces têtes là. Vous êtes bien heureux, mes enfans qu'on ait du bon ſens pour vous, & qu'on travaille à votre bonheur malgré vous-mêmes.

## SCENE XV.

LE MARQUIS, M. DUMONT, *tenant un cahier à la main.* CÉCILE, VALERE.

LE MARQUIS, *à M. Dumont.*

VENEZ, Monſieur, venez : parlez à votre fils. Il ſeroit affreux de lui laiſſer manquer ſa fortune. Ces ſortes d'occaſions ne ſe retrouvent point ; & celle-ci perdue, je ne me mêle plus en rien de ce qui le regarde.

(*A Cécile, en s'en allant.*)

Belle Cécile, joignez-vous à M. Dumont ; ſervez-vous de tout l'empire que vous avez ſur ſon fils, pour l'empêcher de faire une ſottiſe irréparable.

## SCENE XVI.

### M. DUMONT, CÉCILE, VALERE.

M. DUMONT.

Qu'est-ce donc, mon fils? Allez-vous auſſi commencer à faire des vôtres? Doucement, s'il vous plaît; cela peut être permis à M. le Marquis & à ſes pareils; mais à vous! Eh bien! de quoi s'agit-il?

VALERE.

Vous ne l'ignorez pas, mon pere.

M. DUMONT.

Mais ſi je le ſavois, nigaud, je ne te le demanderois pas.

CÉCILE.

Monſieur, c'eſt qu'il en coûte beaucoup à ſon cœur de renoncer aux eſpérances qu'on lui avoit permis de former. Il avoit borné ſon ambition à vivre toujours auprès de vous....

M. DUMONT.

Et de vous, ſans doute, charmante Cécile. J'y ſuis à préſent. Oui, je me rappelle en effet que M. le Comte, il y a déja quelques années, me parla de vous unir. C'eſt un ſi honnête-homme! Il ſe faiſoit une vraie joie de vous voir croître ſous ſes yeux l'un & l'autre. Il deſiroit que l'amitié de l'enfance devînt un jour ce qu'elle eſt devenue, je crois.

VALERE.

Oui, mon pere, j'adore la belle Cécile; je ne ſau-

rois vivre ſans elle ; la mort ſeule pourra m'en ſéparer.

M. DUMONT.

Raiſonnons, mes enfans. (*A Cécile.*) Vous voulez bien que je vous appelle ainſi, Mademoiſelle ?

CÉCILE.

Ah, Monſieur ! c'eſt le titre que j'aurois le plus ambitionné.

VALERE.

Mon pere, vous l'entendez ?

M. DUMONT.

Avec l'argent dont M. le Comte a bien voulu ſe rendre dépoſitaire à la mort de feu votre pere, mon bon ami ; avec le peu que je pourrois donner à Valere...

VALERE.

Nous aurons de reſte pour vivre heureux.

M. DUMONT.

Point du tout, mon fils. Vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'un ménage à ſoutenir, des enfans à élever. Mais ſi M. le Comte vous donnoit ma place, comme il me paroît que c'eſt ſon intention ; logés & nourris au Château, vos appointemens fourniroient bien au-delà de la dépenſe de votre entretien ; & le petit capital groſſiſſant chaque année, je ne vois pas que vous fuſſiez fort à plaindre.

VALERE.

Ah, mon pere ! Quelle fortune à mes yeux vaudroit un pareil ſort !

M. DUMONT.

Voilà qui eſt à merveille. Mais M. le Comte eſt, ainſi que moi, d'un âge avancé. Je connois les Grands, ils pardonnent rarement le refus que l'on a fait de leurs bons offices. M. le Marquis n'oubliera jamais qu'il aura vainement employé ſon crédit pour Valere; & que deviendriez-vous, mes enfans, ſi vous en étiez réduits pour vivre au modique revenu de votre argent?

CÉCILE.

La miſere ne m'effrayeroit pas pour moi; mais je mourrois de douleur s'il falloit que Valere....

VALERE.

Ah, Cécile! Pouvez-vous m'outrager ainſi?

CÉCILE.

Vous ſavez, Valere, le principal motif qui a fait agir le Marquis: vous devez juger de ſon reſſentiment.

M. DUMONT.

Qu'eſt-ce donc?

VALERE.

Non, mon pere, le deſir de nous faire du bien, de ſoutenir notre famille n'eût qu'une foible part au prétendu ſervice que M. le Marquis nous a voulu rendre. Il ne veut m'éloigner, que pour en venir plus aiſément à ſes vues.

M. DUMONT.

A ſes vues!

VALERE.

Mademoiſelle a le bonheur de lui plaire. Il ſe propoſe, dit-il, de la tirer de l'obſcurité, de lui faire un

état brillant, honorable; & cela, en la déshonorant. A rien n'a tenu que je ne lui aye fait tout-à-l'heure les reproches les plus ſanglants; mais j'ai craint de ſortir des bornes du reſpect, en mettant ſous ſes yeux toute l'infamie d'un tel projet.

M. DUMONT.

Il t'auroit berné, mon pauvre garçon, & ſe ſeroit ri de ton peu de connoiſſance des maximes des Grands. Plonger dans la proſtitution une jeune perſonne d'une condition commune, c'eſt un de ces paſſe-tems dont ils ſe félicitent à-peu-près comme d'un coup d'adreſſe à la chaſſe. Toute réflexion faite, il n'y a pas deux partis à prendre. (*A Valere.*) Aux Indes, mon fils. Vous, ma chere Cécile, je devine bien où vous vous preſſerez d'aller. Oui, ma fille, (car j'ai dans l'eſprit que Valere un jour aura le bonheur de vous poſſéder), oui, le Couvent, dans les circonſtances préſentes, eſt le ſeul aſyle qui vous convienne. Faſſe le Ciel que mon fils, de retour dans quelques années, ait à vous offrir une fortune digne de vous!

CÉCILE, *en s'en allant.*

Hélas!

## SCENE XVII.

M. DUMONT, VALERE.

( *Valere veut ſuivre Cécile ; ſon pere le retient.* )

M. DUMONT.

VALERE !

VALERE.

Mon pere !

M. DUMONT.

Voici un Mémoire que je te recommande comme la choſe qui m'intéreſſe le plus. C'eſt une Notice....

VALERE, *à part.*

J'aimerois mieux mourir.

M. DUMONT.

Mais, écoutez moi donc.

VALERE.

Mon pere, j'écoute.

M. DUMONT.

J'ai diviſé en trois articles, ſuivant les trois régnes, l'animal, le végétal &....

VALERE, *à part.*

Il nous aime comme ſes propres enfans ; j'irai me jetter à ſes pieds, lui...

M. DUMONT.

Si vous ne voulez pas être attentif, il eſt inutile que je continue.

VALERE.

Daignez, mon pere....
(*Il veut prendre le papier.*)
Je lirai à tête repoſée.

M. DUMONT.

Mais voyez un peu ce garçon. Je ne ſerois pas venu exprès pour t'en faire la lecture, ſi j'avois cru qu'il eût ſuffi de te le donner ſans te rien expliquer. Il y a une infinité d'articles qui ont beſoin..... Me regarde-t-il ſeulement ! Sois donc à ce que je te dis.

VALERE.

J'y ſuis, mon pere.

M. DUMONT.

Voici pour ce qui concerne le régne animal. Tu trouveras à la fin du Mémoire la méthode pour conſerver à chaque oiſeau ſa forme & la beauté de ſon plumage. Tu trouveras auſſi....

VALERE, *avec une ſorte d'emportement.*

Qu'eſt-ce que cet homme-là venoit faire ici ? Que ne reſtoit-il au milieu de ces plaiſirs qu'il nous vante tant !

M. DUMONT.

Et à qui en avez-vous, je vous prie ?

VALERE.

Tenez, mon pere, toute la peine que vous prenez-là eſt inutile. Je ne partirai point.

M. DUMONT, *à part.*

Voilà l'amour ! Cela lui paſſera. Je le vois bien, il faut remettre à demain la lecture de mon Mémoire ; pour aujourd'hui, il n'y a pas moyen.

(*Haut.*)

Va toujours faire ton paquet. Si tu ne veux pas aller aux Indes, je te ferai aller ailleurs.

VALERE, *en s'en allant.*

Non, il ne voudra point ma mort.

M. DUMONT.

Et moi, je vais inſtruire M. le Comte des projets de ſon fils. Il ſentira combien il importe de faire conduire dès demain, s'il ſe peut, Cécile au Couvent.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ORVIGRY, M. DUMONT.

LE COMTE.

CE que vous m'apprenez, me cauſe beaucoup de peine. Le procédé du Marquis m'avoit donné les eſpérances les plus conſolantes : il m'avoit confirmé dans la bonne opinion que j'ai toujours eue du fond de ſon caractère. Que nous ſommes aiſément abuſés par les apparences, quand elles viennent à nous annoncer ce que nous deſirons avec ardeur !

M. DUMONT.

Vous le ſavez ; M. votre fils a le cœur excellent. L'âge des paſſions, l'exemple qui de tous côtés à ſes yeux ſemble en juſtifier les excès ; voilà ſans doute ce qui l'entraîne quelquefois au-delà des bornes preſcrites par le devoir. Mais une fois que la raiſon & l'expérience....

LE COMTE.

Eh ! mon cher Monſieur, j'ai vu dans le monde une infinité de gens que la nature avoit formés pour être

bons, compâtiſſans, vertueux : dégradés par une longue habitude du vice, je les ai vus juſques au bout de leur carriere ſe faire un jeu des débauches les plus honteuſes, des injuſtices les plus criantes, vivre en un mot comme des ſcélérats. Il eſt une facilité funeſte, qui, d'un homme de bien, fait ſouvent le plus coupable & le plus vil des mortels. Je veux voir Cécile. Avertiſſez-la, je vous prie.

(*M. Dumont ſort.*)

## SCENE II.

### LE COMTE, *ſeul.*

Une fille de ſon âge expoſée à tous les piéges que le Marquis peut tendre à ſa vertu dénuée d'expérience ! Je veux l'entretenir. Il me ſera facile de voir quelles impreſſions mon fils aura faites ſur elle. De la naiſſance, de grands biens, les agrémens de la jeuneſſe, tout cela joint à l'art de ſéduire, que de motifs ont dû parler en faveur du Marquis ! Cette inclination qu'elle a, m'a-t-on dit, pour Valere, eſt plutôt l'effet de l'habitude, qu'une paſſion décidée. Et quand elle l'aimeroit ! Le premier rival de l'amour & le plus à craindre, n'eſt-ce pas la vanité ? Qui ſait où s'arrêtent les vues de cette petite fille ? La beauté peut aſpirer à tout : que d'exemples ſans nombre, & ſur-tout de nos jours, autoriſent ſes prétentions ! Cécile eſt jeune, mais elle eſt femme, & l'ambition dans les femmes n'attend pas même la raiſon pour ſe développer.

## SCENE III.

LE COMTE, VALERE, *l'air embarraſſé.*

LE COMTE.

Qu'est-ce, Valere ? vous avez un air contraint, embarraſſé. Ce n'eſt pas ainſi que vous avez coutume de m'aborder. Raſſurez-vous ; ne ſuis je pas votre ami ? Parlez.

VALERE.

Vos bontés m'encouragent, M. le Comte ; permettez-moi de les réclamer aujourd'hui. Je ſuis perdu, ſi vous ne daignez me protéger.

LE COMTE.

Voyons, de quoi s'agit-il ?

VALERE.

De me retenir auprès de vous, Monſieur ; de m'empêcher de partir.

LE COMTE, *à part.*

Il n'ôſe me parler de Cécile ; mettons-le à ſon aiſe. (*Haut.*)

Vous vous plaiſez donc bien avec nous ? A votre âge, pourtant, on s'ennuie d'ordinaire dans un ſéjour comme celui-ci.

VALERE.

Ah, Monſieur ! quelque jeune que l'on ſoit, eſt-il poſſible de ne pas ſentir le bonheur de vivre auprès de vous, qui n'êtes occupé que de rendre heureux tout ce qui vous environne ! Oui, Monſieur, je ſais goûter le

prix de la vertu : vous la faites aimer ; elle vous fai adorer.

LE COMTE.

Je ſuis perſuadé, Valere, que vous m'êtes attaché. Mais Cécile ?

VALERE.

Le Ciel qui voit mon cœur m'eſt témoin que vous ſeul ici, Monſieur, me feriez renoncer à toute idée de fortune loin de vous. Jugez, Monſieur le Comte, jugez de mon déſeſpoir, s'il faut à la fois me ſéparer de vous & de Cécile. Il eſt vrai, je l'adore. Pardonnez à ma douleur, ſi j'ôſe vous entretenir d'une paſſion....

LE COMTE.

Qui vous fait honneur, Valere. Belle, honnête, vertueuſe, la charmante Cécile a fait ſur vous une impreſſion bien naturelle ; & certes j'aurois moins bonne opinion de votre cœur, s'il eût été peu ſenſible à tout ce qu'elle a de qualités aimables.



SCENE

## SCÈNE IV.

### CÉCILE, LE COMTE, VALERE.

LE COMTE.

LA voici. Je vous attendois, Cécile ; j'ai à cauſer avec vous. Reſtez, Valere.

CÉCILE.

Je ſerois venue plutôt, Monſieur, mais Madame la Comteſſe m'a retenue juſqu'à ce moment.

LE COMTE.

Mon fils étoit avec elle ?

CÉCILE.

Non, Monſieur.

LE COMTE.

Cela m'étonne. Je l'aurois cru plus empreſſé à ſe ménager le plaiſir de vous voir. Pourquoi rougir, chere Cécile ? C'eſt ſouvent un malheur de plaire, mais ce n'eſt jamais un crime. Le Marquis vous a ſans doute fait l'aveu des ſentimens que vous lui inſpirez. Dites la vérité, Cécile ; l'avez-vous cru ?

CÉCILE.

Oui, Monſieur.

LE COMTE.

Et cet aveu vous a-t-il flattée ?

CÉCILE.

On eſt toujours flattée de plaire.

LE COMTE, *à part.*

Son ingénuité me charme. Valere me paroît ému.
(*Haut.*)
Eh bien ?

CÉCILE.

Mais hélas ! voyant trop que c'étoit au malheur de plaire à Monſieur votre fils qu'il me falloit attribuer celui qu'il m'a annoncé lui-même, une ſéparation cruelle ; combien en ce moment j'aurois préféré de ne paroître à ſes yeux qu'un objet d'averſion !

LE COMTE, *à part.*

Aſſurons-nous encore plus de la vérité de ſes ſentimens.
(*Haut.*)
C'eſt à l'âge de Valere qu'on doit travailler à ſe faire un ſort : un peu d'ambition ſied bien à un jeune homme.

VALERE.

Cécile & vos bontés, Monſieur le Comte....

LE COMTE.

Laiſſez la parler.
(*A Cécile.*)
Ne penſez-vous pas comme moi, Cécile, & voudriez-vous être un obſtacle à la fortune de Valere ?

CÉCILE.

Être un obſtacle à ſa fortune ! O Ciel ! Qu'il parte, qu'il ſoit heureux ! La ſeule grace que je demande, c'eſt qu'on veuille me permettre d'aller dès demain me renfermer dans un Couvent.

VALERE.

Ah, Dieux !

LE COMTE, *à part.*

Continuons.

(*Haut.*)

Le Marquis ſe flatte apparemment que ſes ſoins, ſa perſévérance, l'éloignement de Valere, & beaucoup de motifs qu'il n'aura pas manqué de faire valoir pourront enfin vous engager à payer ſa tendreſſe de retour. Peut-être a-t-il raiſon ? L'abſence d'un Amant ſans fortune, des plaiſirs toujours variés, une vie bruyante....

(*Cécile eſſuie quelques larmes qui coulent de ſes yeux.*)

Cécile, ma chere enfant, tu pleures ?

VALERE, *prenant une de ſes mains.*

Ah, ma chere Cécile !

LE COMTE.

Embraſſe-moi, ne te chagrine point. Je voulois voir ſi tu étois digne de cette tendreſſe infinie que j'ai toujours eue pour toi. Tu la mérites ; oui, ma chere Cécile, tu la mérites & toute mon eſtime.

CÉCILE.

O mon cher Monſieur, je n'aurois pu ſupporter la douleur de paroître à vos yeux une fille mépriſable.

LE COMTE, *à part.*

Que la vertu eſt aimable !

(*Haut.*)

Mes enfans, mes chers enfans, qui plus que vous mérite d'être heureux !

(*A Valere.*)

Vous ne partirez pas.

(*A Cécile.*)
Vous ſerez ſa femme. Je me charge de tout.

VALERE.

Je meurs de joie & de reconnoiſſance.

CÉCILE.

Quel reſpect, quel attachement ne ſavez-vous pas inſpirer !

LE COMTE.

Soyez tranquilles & contens, vous avez ma parole.

## SCÈNE V.

CÉCILE, VALERE.

VALERE.

JE ſavois bien, moi, que je ne partirois pas. Ah, Cécile ! Qui m'auroit dit, il n'y a qu'un inſtant, que du comble de l'infortune je paſſerois au comble de la félicité ?

CÉCILE, *ſouriant.*

Mais vous n'étiez pas au comble de l'infortune ? Vous ſaviez bien, dites-vous, que vous ne partiriez pas.

VALERE.

Eſt-ce que je ſais ce que je dis ? Je ne me ſens pas de joie. A propos, Mademoiſelle....

CÉCILE.

Eh bien, Monſieur ?

VALERE.

Vous êtes donc flattée de plaire à d'autres que moi ? Mais vraiment, cela eſt fort honnête à dire.

CÉCILE.

Seroit-il plus honnête de mentir ?

VALERE.

Hô ! non, non ; mais il ſeroit plus doux de n'entendre jamais que des vérités agréables.

CÉCILE.

Si vous n'étiez pas un étourdi, vous auriez vu que ce que j'ai dit eſt plus flatteur pour vous que vous ne le méritez.

VALERE.

Cela peut bien être. Allons, j'ai tort, & vous avez toujours raiſon, ma chere Cécile.

CÉCILE.

Si je ſuis flattée de plaire à d'autres, c'eſt parce que cela vous donne lieu de vous féliciter davantage d'être aimé de moi. Croyez-vous que je fûſſe bien aiſe que les autres femmes vous trouvâſſent mauſſade ?

VALERE.

Eh ! que m'importe à moi, pourvu que vous m'aimiez ? Que je ſuis heureux !

CÉCILE.

Si vous voulez être jaloux, avertiſſez-moi ; je vous laiſſerai partir.

VALERE.

Eh ! comment ne pas l'être, quand je mérite ſi peu le ſuprême bonheur de vous poſſéder !

CÉCILE.

Ah, cher Valere ! je n'aurois pu ſurvivre à cet affreux départ.

## SCÈNE VI.

LA COMTESSE, CÉCILE, VALERE, DORISÉE.

LA COMTESSE, *à Valere.*

IL faut donc que je te vienne chercher moi-même ?

VALERE.

Madame ! Doriſée ! plus de départ, j'épouſe Cécile ; Monſieur le Comte l'a décidé.

LA COMTESSE.

Eſt-il poſſible ?

VALERE.

Je vais faire part de mon bonheur à mon pere, à tout le monde.

## SCENE VII.

### LA COMTESSE, CÉCILE, DORISÉE.

LA COMTESSE.

IL y a long-tems que j'avois parlé de ce mariage à mon fils. Je ſuis charmée de voir qu'il ait ſuivi mes conſeils. Il s'en eſt toujours bien trouvé. Tu es fâchée de te marier, ma pauvre Cécile ?

CÉCILE.

Je me ferai toujours un devoir, Madame, de me conformer à vos volontés & à celles de Monſieur le Comte.

LA COMTESSE.

C'eſt fort bien répondre. Il ne faut pas qu'une Demoiſelle convienne jamais qu'elle eſt bien aiſe de ſe marier. Fi ! cela choque la décence de ſon ſexe. Et le malheur encore, c'eſt que tu ne te ſens pas d'inclination pour Valere ?

CÉCILE.

Madame....

LA COMTESSE.

Une choſe que doit ſur-tout obſerver une Demoiſelle, c'eſt auſſi de ne jamais convenir du goût qu'elle a pour ſon amant. Quand cet amant eſt devenu ſon époux, à la bonne heure. Voilà de ces maximes qu'on ne ſauroit trop répéter aux jeunes perſonnes. Rien de plus propre à leur inſpirer cette prudence ſi néceſſaire à une femme pour ſa tranquillité & celle de ſon mari.

Feue ta mere n'a pas eu lieu de ſe repentir d'avoir mis en pratique les bons avis qu'elle reçut de moi lors de ſon mariage. Et je n'avois pas alors l'expérience que j'ai acquiſe depuis ; car plus on vieillit, plus on apprend. Viens, ma fille.

( *A Doriſée.* )

Ne nous ſuivez pas, vous. J'ai à lui dire beaucoup de choſes qu'il n'eſt pas à propos que vous entendiez.

## SCENE VIII.

### DORISÉE, *ſeule.*

JE ne connois rien de ſi piquant que de s'être bercé de mille idées charmantes, & de les voir toutes s'évanouir en un inſtant. Hô ! je ne m'en conſolerai jamais. Quoi ! paſſer les plus belles années de ſa vie, demeurer une éternité dans les bois auprès d'une vieille décrépite ; l'entendre moraliſer, radoter ſans fin ; jeune & jolie comme je le ſuis, périr dans un deſert ! Il y a de quoi s'aller noyer de rage. Encore, ſi j'avois un amant ſur qui paſſer mon humeur..... A Paris, j'en aurois mille ; mais ici.....

## SCENE IX.

### DORISÉE, FRONTIN, *qui a entendu les derniers mots.*

ICI, Mademoiſelle, comme ailleurs ; vous n'avez qu'à parler, je ſuis prêt à vous aimer à la folie.

DORISÉE.

Que veux dire ce maraut ?

FRONTIN.

Ce maraut ! Parbleu, ce maraut veut dire que le Valet de M. le Marquis vaut bien la Chambriere de Madame la Comteſſe. Mais voyez un peu cette mijaurée ! Attendez la belle, à dédaigner vos pareils, que vous ayez ruiné leurs Maîtres.

DORISÉE.

Vous êtes un inſolent, je m'en plaindrai à M. le Marquis.

FRONTIN.

Et moi à Madame la Comteſſe & à M. le Comte. Je voulois t'aimer ; mais parbleu ! il s'en faut quinze & biſque, & je te déteſte.

## SCENE X.

LE MARQUIS, FRONTIN, DORISÉE.

DORISÉE.

AH, Monſieur !

LE MARQUIS.

Eh bien ? Qu'eſt-ce ? Tout eſt perdu ; je viens d'apprendre qu'il l'épouſe.

DORISÉE.

Votre Valet....

FRONTIN.

Mademoiſelle Doriſée...

LE MARQUIS.

Je ſais tout, vous dis-je. Mais il s'agit de prendre un parti. Les obſtacles irritent mes paſſions. J'avois du goût pour Cécile, j'en perds la tête dans ce moment, & il n'y a rien que je ne faſſe pour l'arracher à Valere. Voyons, que ferons-nous ?

FRONTIN.

Mademoiſelle peut parler; il ne convient pas à un maraut de dire ſon avis en ſa préſence.

DORISÉE.

M. le Marquis ne ſouffrira pas que ſon Valet me traite avec un méptis....

LE MARQUIS.

Je crois qu'ils ſe querellent ? Vous choiſiſſez bien votre tems pour cela.

FRONTIN.

Mademoiſelle prend les politeſſes pour des inſultes.

DORISÉE.

Monſieur Frontin ſe cabre pour un mot.

FRONTIN.

On dit à Mademoiſelle qu'on eſt prêt à l'aimer à la folie....

DORISÉE.

J'ai eu tort, il falloit apparemment faire une grande révérence, & dire à Monſieur Frontin qu'il étoit bien bon.

FRONTIN.

Me traiter de maraut !

LE MARQUIS.

Grand ſot ! Se fâcher de ce qui devroit le réjouir.

FRONTIN.

En voilà bien d'une autre.

LE MARQUIS.

Ce benêt! Depuis le tems qu'il eſt avec moi ne pas mieux connoître la valeur des termes. Vîte, finiſſons. Je t'ordonne de faire des excuſes, & je prie Doriſée de les recevoir.

FRONTIN, *s'inclinant.*

C'eſt de bon cœur, Mademoiſelle.

DORISÉE.

J'eſpere, Monſieur Frontin, qu'une autrefois...

LE MARQUIS.

Eh bien, ma chere Doriſée, que me conſeilles-tu ?

DORISÉE.

Frontin a de l'eſprit, & ....

FRONTIN.

Voilà parler cela. Voyons donc, imaginons....
(*Après avoir rêvé.*)
Il fait le plus beau tems du monde.

LE MARQUIS.

Il valoit bien la peine de tant rêver pour dire une ſotiſe !

FRONTIN.

Ce n'eſt point pour la dire, que j'ai tant rêvé, c'eſt pour la faire.

LE MARQUIS.

Explique toi, je meurs d'impatience.

FRONTIN.

Partir d'ici, c'eſt choſe impoſſible. Où aller ſe poſter ? au milieu des champs ? Les Payſans qui verroient une voiture arrêtée, voudroient ſavoir pourquoi. Quel parti prendre ? ( *A Doriſée.* ) Allez-vous, comme autrefois, Mademoiſelle Cécile & vous, chez la bonne femme Perrault faire collation avec elle & ſes filles ?

DORISÉE.

Oui, elle aime beaucoup ces bonnes gens, & comme la Ferme eſt à cent pas du Château, nous allons les voir aſſez ſouvent.

FRONTIN.

Faites ſur le champ un paquet de ce qui vous eſt le plus néceſſaire. Engagez Mademoiſelle Cécile à aller ce ſoir avec vous à la ferme de Perrault. Monſieur le Marquis s'y trouvera. Sa chaiſe de poſte que l'on fera ſortir par les derrieres du Château, ira l'y attendre. M. le Marquis, à la priere de Mademoiſelle Cécile, qu'on veut marier malgré elle, lui a ménagé la protection d'une grande Dame, auprès de laquelle il va la conduire. Il s'agit d'aller faire cette hiſtoire à Perrault, & c'eſt M. le Marquis que cela regarde.

LE MARQUIS.

Bravo, Frontin ! Je compte ſur Perrault, je cours chez lui & te laiſſe le ſoin du reſte, ainſi qu'à Doriſée. Mais Cécile ne voudra peut-être pas aller ſe promener aujourd'hui ; Madame d'Orvigny peut la retenir ....

FRONTIN.

Parbleu ! ſi le ſort nous y force, nous bruſquerons

l'affaire, ſoit en attirant Mademoiſelle Cécile vers la porte du parc qui donne dans la campagne, ſoit en uſant d'autres moyens, ſuivant que le cas l'exigera. Mais ſi les choſes peuvent ſe paſſer décemment & ſans bruit, ce ſera beaucoup mieux.

LE MARQUIS.

Sans doute.

DORISÉE.

Hô! Mademoiſelle Cécile ne refuſera pas de venir à la Ferme; elle eſt enchantée toutes les fois que je lui propoſe cette promenade, & elle ſera charmée d'aller apprendre à la bonne Perrault & à ſes filles ſon mariage avec Valere.

FRONTIN.

A la bonne Perrault & à ſes filles, que nous aurons grand ſoin qu'elle ne voye ſeulement pas.

LE MARQUIS.

Je dirai à Perrault qu'il eſt eſſentiel que ſa femme & ſes enfans ne ſachent point que je pars avec Cécile; qu'il ait ſoin que perſonne de chez lui ne vienne du côté où ſera ma chaiſe. Allez vîte, nous n'avons pas un inſtant de reſte; préparez tout ce qu'il faut, & venez me trouver à la Ferme. Ceci n'eſt point un coup de tête de jeune homme; le bonheur de Cécile, le mien, & ſur-tout celui du petit Valere, voilà mon objet & je cours le remplir.

*Fin du ſecond Acte.*

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIERE.

FRONTIN, *ſeul.*

Mon Maître à la Ferme, la chaiſe de poſte qui va l'y joindre, je ne vois rien juſques là dont j'aie à m'inquiéter autrement. C'eſt l'arriere-garde qui m'embarraſſe. Après avoir reſſenti les plus vives allarmes en trois occaſions que je devrois ſans ceſſe avoir préſentes à l'eſprit ; après la derniere ſur-tout où l'alerte fut ſi chaude, faire voyager une jeune perſonne malgré elle ; ſavez-vous, Monſieur Frontin, que cette plaiſanterie pourroit être fort mal priſe, & vous faire faire à vous-même plus de chemin que vous ne le voudriez ? La belle idée qui m'eſt venue ! Ne diroit-on pas qu'il n'y a qu'à enlever les gens ? Doucement, mon ami ; vous vous êtes avancé comme un ſot ; alte-là, croyez-moi. J'ai mille moyens pour un d'empêcher que les choſes n'aillent plus loin, & jamais M. le Marquis ne me ſoupçonnera. Et puis, mieux vaut courir le riſque d'être mis à la porte, que celui d'aller aux Galeres. Aux Galeres ? Cela me plaît à dire, n'y va pas qui veut, & je pourrois fort bien n'en pas être quitte à ſi bon marché.

( *Après une pauſe.* )

Lâche, poltron ! Eh que peut-il arriver ? Monſieur le Comte eſt bon pere. Il eſt trop ſage pour ne pas em-

pêcher l'éclat. D'ailleurs, on voit tous les jours mille aventures de cette eſpece, ſans qu'il en réſulte aucun événement fâcheux. Ce que c'eſt que la peur ! Ha, parbleu ! l'on auroit de la beſogne s'il falloit faire le procès à tous ceux qui, ſans en demander la permiſſion aux parens, amenent de tous côtés à Paris, moitié de gré, moitié de force, tout ces jolis minois qu'on y voit.

## SCENE II.

FRONTIN, DORISÉE.

DORISÉE.

Tout va le mieux du monde. Mademoiſelle Cécile ne ſe défie de rien. Madame la Comteſſe, qu'elle en a prévenue, me laiſſe la liberté d'aller avec elle chez la bonne femme Perrault. J'ai tout préparé & je brûle d'impatience ....

## SCÈNE III.

Les mêmes Acteurs. *Entre un Poſtillon faiſant claquer ſon fouet, & criant :*

Hoé, hoé !
Monſieur Frontin ? Quand vous voudrez.

FRONTIN.

Allons, courage, mon garçon ; fais ſi bien que tout le Château s'aſſemble, pour t'aider à ſortir la chaiſe.

LE POSTILLON.

Hô ! je n'ai beſoin de perſonne ; je la ſortirai bien tout ſeul.

FRONTIN.

En vérité ! Voyez un peu le bel effort. Allons, détale ; tu diras à M. le Marquis que tout vas bien.

LE POSTILLON.

A propos, revenons-nous ce ſoir ?

DORISÉE, *qui eſt allée au fond du Théâtre pour faire le guet.*

(*A Frontin.*)

Madame la Comteſſe & nos Amans viennent de ce côté ; je les vois auprès de la pièce d'eau.

FRONTIN, *prenant le Poſtillon par le bras & le pouſſant.*

Veux-tu courir, butord, qu'on ne te voye pas.

LE POSTILLON, *fait quelques pas en avant, puis ſe retournant.*

Ha ça, je m'en vas. Voyez, n'oubliez-vous rien ?

DORISÉE, *à Frontin.*

Et vîte & vîte : ils ſont à nous dans le moment.

(*Frontin chaſſe le Poſtillon & le pouſſe juſques dans la couliſſe.*)

## SCENE IV.

### DORISÉE, FRONTIN.

DORISÉE.

Bon ! Les voilà qui retournent. Nous pouvons cauſer tranquillement.

FRONTIN.

Et s'il alloit prendre fantaiſie à Valere de vous accompagner à la Ferme ?

DORISÉE.

Mais vraiment, cela ſe pourroit bien.

FRONTIN.

Tant pis, morbleu ! Ce ſeroit un beau tapage ! Notre Amoureux feroit le diable ; il crieroit au meurtre, à l'aſſaſſin. Les Payſans s'ameuteroient. Mon Maître, ennuyé de ce fracas, en iroit faire des gorges chaudes où bon lui ſembleroit. Et moi, moulu de coups, deux ou trois côtes enfoncées, Dieu ſait dans quel état je ſortirois de la bagarre. Nenni, nenni ; Valere avec vous, partie manquée. Du moins, je n'en ſerai pas.

DORISÉE.

Comment faire, donc ?

FRONTIN.

Ma foi ! je n'en ſais rien.

DORISÉE.

Il faut bien s'en aller pourtant. Je ne ſais ce que je

n'aimerois pas mieux, que de reſter davantage auprès de cette vieille Comteſſe, qui gronde, gronde..... Je m'en irois plutôt toute ſeule.

FRONTIN.

Ce Monſieur Valere devient embarraſſant. Il faut de toute néceſſité lui faire monter la garde ici pendant notre expédition.

( *Il rêve un moment.* )

Eh ! oui ſans doute, je n'ai qu'à lui dire que M. le Marquis le prie de ne pas ſortir qu'il ne ſoit rentré. Pour plus de ſûreté, je vais parler à ſon Pere; il ſaura bien l'empêcher de vous ſuivre & de venir mal-à-propos ſe mêler de nos affaires. A tantôt.

## SCÈNE V.

DORISÉE, *ſeule.*

ET moi, en attendant l'heure d'aller à la Ferme, je cours me remettre à l'ouvrage. Ma vieille Maîtreſſe ſaura bien trouver le moyen de gronder ſans ſujet, il n'eſt pas néceſſaire que je lui en fourniſſe l'occaſion.

## SCENE VI.

DORISÉE, FRONTIN, *tout troublé.*

DORISÉE.

Qu'est-ce donc, Frontin, à qui en avez-vous ?

FRONTIN.

Hô, par ma foi ! Mademoiſelle, vous voilà toute revenue de Paris.

DORISÉE.

Que voulez-vous dire ?

FRONTIN.

Qu'en vous quittant, j'ai vu .... j'ai vu le Diable ou Perrault, c'eſt la même choſe.

DORISÉE.

Perrault !

FRONTIN.

Hélas, oui !

DORISÉE.

Mais M. le Marquis ne l'auroit-il pas chargé de quelque commiſſion pour le Château, & penſez-vous qu'il ne puiſſe y être venu que dans le deſſein de nous vendre ?

FRONTIN.

Le traître ! Il n'a pas fait ſemblant de me voir ; il

s'eſt avancé à grands pas vers Monſieur le Secrétaire, que la Branche étoit allé avertir.

DORISÉE.

Il faut avouer que tout cela a été ſi ſotement arrangé ! Qu'étoit-il beſoin de ſe confier à ce Perrault ? Je ſuis bien jeune, mais je n'aurois jamais fait une telle imprudence.

FRONTIN.

Parbleu ! Mademoiſelle, vous étiez là, que ne parliez vous ? Si mes idées vous choquoient tant, que ne propoſiez-vous les vôtres ? La chaiſe n'auroit pas été conduite à la Ferme, & je conçois qu'il eût été plus commode de monter en voiture dans la cour même du Château. En cas de beſoin, Monſieur le Comte auroit été à portée de vous donner la main.

DORISÉE.

Dieu me pardonne ! Monſieur Frontin veut trancher du bel eſprit. En tout cas, j'ai oui-dire à ma Maîtreſſe, qui ne radote pas toujours, que Meſſieurs les beaux-eſprits étoient les premiers hommes du monde pour faire une ſotiſe.

(*Elle ſort.*)

## SCENE VII.

### FRONTIN, *ſeul.*

Qu'est-ce que me chante cette petite péronelle, avec ſon ton goguenard ? Partez, ne partez pas ; au bout du compte, je n'y perds ni n'y gagne, & ſi nous n'avons pas celle-ci, nous en aurons une autre. Ne diroit-on pas que c'eſt une marchandiſe ſi rare ! Se quereller deux fois dans un jour ! Eſt-ce que nous ſerions mariés ſans le ſavoir ? Je le voudrois, j'aurois un grand plaiſir à la roſſer en ce moment bien à mon aiſe. Voici mon homme. Tâchons de découvrir le motif qui l'amène.

## SCENE VIII.

### M. DUMONT, PERRAULT, FRONTIN.

M. DUMONT, *à Perrault.*

Songez toujours à ces trois papillons que vous m'avez promis. Je crois que Monſieur le Comte ſera ſorti de ſa Bibliothéque : je vais l'inſtruire de tout ce dont vous me chargez. Il voudra ſurement vous voir ; attendez ici. N'oubliez pas mes papillons.

## SCENE IX.

PERRAULT, FRONTIN.

PERRAULT, *à part.*

Frontin m'a tout l'air d'un homme à qui ma préſence n'annonce rien de bon.

FRONTIN, *à part.*

La choſe eſt claire, & je n'ai pas beſoin de tant ſuer pour lui faire dire ce qu'il ne m'eſt que trop aiſé de deviner.

(*Il fait quelques pas comme pour s'en aller.*)

PERRAULT, *à part.*

Il s'en va : tant mieux !

(*Frontin revient ſur ſes pas.*)

Hô ! j'étois bien étonné.

FRONTIN, *à part.*

Vaille que vaille, parlons-lui.

(*Haut.*)

Votre ſerviteur, Monſieur Perrault. Vous avez vu M. le Marquis ?

PERRAULT.

Je le quitte.

FRONTIN.

Parbleu ! Je ſuis bien aiſe que nous puiſſions un peu cauſer enſemble. Cette eſcapade ? Là, parlons franchement ; qu'en penſez-vous ?... C'eſt une folie, n'eſt-ce pas ?... Mais voilà comme ils ſont tous.... On eſt

obligé de les quitter, ou de prêter la main à toutes les extravagances qui leur paſſent par la tête.

(*A part.*)

Il faudroit que je fûſſe de bien mauvaiſe humeur, pour trouver que cet homme me coupe la parole.

(*Haut.*)

Vous ne le croiriez pas? J'ai fait l'impoſſible auprès de mon Maître; je lui ai repréſenté.... Eh oui, des repréſentations à ces Meſſieurs! On eſt bien venu à leur en faire. Que voulez-vous? Je lui ai mis le tout ſur la conſcience, & me ſuis dit: « obéiſſons. » D'ailleurs, il proteſte qu'il n'y a rien que de louable dans ſes vues; que c'eſt une jeune perſonne dont il ſe rend le protecteur; qu'il ne ſauroit voir forcer les inclinations & marier les gens malgré eux; que ces manieres de procéder ſont tout-à-fait contre les bonnes mœurs. Cela m'a paru fort, & je me ſuis rendu.

(*A part.*)

Ce ruſteau m'a tout l'air de ne pas capituler auſſi aiſément que ma Seigneurie.

(*Haut.*)

Vous ne dites rien!

PERRAULT.

Moi? Non.

FRONTIN.

Mes idées s'accordent peut-être mal avec les vôtres: mais tous les jours on eſt d'avis différent, & l'on ne s'en parle pas moins.

PERRAULT.

Parlons, ſoit.... Que dit-on de nouveau à Paris?

FRONTIN.

Toujours les mêmes choſes. Ce qu'il y a de plus vieux à Paris, c'eſt ce qu'on y appelle des nouvelles.

(*A part.*)

La converſation s'échauffe & devient intéreſſante.

PERRAULT.

Qu'eſt-ce que vous dites du tems, Monſieur Frontin?

FRONTIN.

Ce que j'en dis? Eh! mais.... je n'en dis rien, moi; je le prends comme il vient. Si pourtant vous êtes bien preſſé de ſavoir mon avis là-deſſus, je ne me ferai pas tant tirer l'oreille, que certaines gens toujours boutonnés, toujours myſtérieux..... Tenez, Monſieur Perrault, ſans y aller par quatre chemins, puis-je ſavoir cequi vous amene au Château?

PERRAULT.

Pourquoi non? J'y viens m'acquitter de mon devoir! & rendre un grand ſervice à Monſieur le Marquis.

FRONTIN.

Ce que c'eſt que les jugemens téméraires!

PERRAULT.

Comment!

FRONTIN.

Que voulez-vous; on n'eſt pas maître de la peur, & je vous avouerai naturellement que vous m'en avez fait une fiere.

PERRAULT.

C'eſt ſingulier!

FRONTIN.

Excuſez, mon cher Monſieur Perrault, mais voilà le monde. Tous les jours les plus honnêtes gens ſont

ſoupçonnés. Ne m'étois-je pas imaginé que vous étiez venu pour informer M. le Comte de l'intention où nous ſommes de conduire Mademoiſelle Cécile à Paris ?

PERRAULT.

Vous vous étiez imaginé la vérité.

FRONTIN.

Comment ? Vous allez trahir mon Maître qui s'eſt confié à vous !

PERRAULT.

Je vais juſtifier la confiance dont M. le Comte m'honore, & m'acquérir des droits ſur les bontés de Monſieur ſon fils.

FRONTIN.

C'eſt donc là ce grand ſervice dont vous parliez ? Hô ! mon Maître ne ſera pas ingrat : je ne doute point que tôt ou tard vous ne vous reſſentiez des effets de ſa reconnoiſſance. Serviteur, Monſieur Perrault. N'avez-vous rien à faire dire chez vous ?

PERRAULT.

Je ſuis bien aiſe que vous alliez à la Ferme. Avertiſſez votre Maître que Mademoiſelle Cécile ne ſortira pas du Château ; c'eſt à quoi j'ai mis ordre en y arrivant. Vous voyez, Monſieur Frontin, que vous avez eu tort de me croire boutonné, myſtérieux. Je n'aurois pas été fâché de vous éviter ; mais après tout, il vaut encore mieux que vous ſachiez pourquoi je ſuis venu, & que vous puiſſiez aller en inſtruire M. le Marquis.

## SCENE X.

### PERRAULT, *ſeul.*

J'AIME, je révere cette illuſtre & reſpectable famille. Quel homme que le Comte d'Orvigny ! Auſſi depuis ſes premiers vaſſaux juſques aux ſimples journaliers, tous le béniſſent ; il eſt adoré. Le fils.... ſera digne de ſon pere.

## SCENE XI.

### LE COMTE D'ORVIGNY, M. DUMONT, PERRAULT.

#### LE COMTE.

NON, mes amis, je ne ſuis pas plus ſage que le reſte des hommes, & je ne prétends pas à un honneur que je mérite ſi peu. Non, je ne me ſens pas aſſez de vertu pour me contenir en cette occaſion dans les bornes dont elle voudroit que nous ne ſortiſſions jamais. Eh ! Comment n'être pas indigné d'une action auſſi baſſe, auſſi dénaturée ! Infortuné Frémin ! Pour prix de tant d'années de ſervices & d'attachement ; pour te récompenſer de la meilleure partie de nos biens dont nous ſommes redevables à tes lumieres, à tes travaux, à ta droiture, le malheureux qui doit les poſſéder après moi veut déshonorer ta fille, la perdre, la rendre l'opprobre de ſon ſexe ! Et toi, chere enfant, qui me fus confiée comme un dépôt ſacré par un pere mourant, peu s'en eſt donc fallu qu'il n'eût mieux valu pour toi

avoir été abandonnée au milieu d'une terre inconnue à la pitié de ſes ſauvages habitans ! Encore s'il falloit en accuſer l'ivreſſe de l'amour dans toute ſa violence, je le plaindrois, je ne ſerois qu'affligé. Oui, ſi le Marquis étoit réellement épris, je me bornerois à le plaindre, à prévenir les dangers d'une paſſion fougueuſe, à réparer les maux où elle auroit pu l'entraîner. Mais votre complaiſance ira-t-elle plus loin que ma tendreſſe, & croyez-vous, mes amis, qu'il vous ſoit poſſible de trouver des excuſes, des adouciſſemens, quand je le ne puis moi-même ?

## SCENE XII.

Les Acteurs précédens. LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

JE vous trouve à propos, mon fils. Ce mariage vient de me rappeller à l'eſprit....

LE COMTE.

Ma mere, nous ſommes à parler d'une affaire ſérieuſe.

LA COMTESSE.

Je ne demande pas de quoi vous parlez : peu m'importe. Il y a long-tems qu'on ſe paſſe ici de mes conſeils, & ce n'eſt pas ce qu'on peut faire de mieux.

LE COMTE.

Eh, mon Dieu ! ma mere....

LA COMTESSE.

Oui, oui, mon fils, du vivant de ma brue, feue Madame d'Orvigny votre femme, nous cauſions ſou-

vent enſemble ; & ce que nous diſions valoit bien tout ce que vous pouvez dire avec eux. C'eſt du mariage de nos jeunes gens qu'il eſt queſtion ? Voyez un peu le beau myſtere ! Comme ſi d'autres que moi pouvoient régler....

LE COMTE.

Eh, mon Dieu ! ma mere....

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc aujourd'hui ? Il m'eſt permis de parler, je crois.

LE COMTE.

M. Dumont, faites dreſſer le contrat ſur le champ. Et vous, mon cher Perrault, ſuivez-moi ; j'ai beſoin de mes vrais amis. M. Dumont, nous allons vous attendre dans mon cabinet.

(*M. Dumont ſort.*)

## SCÈNE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, PERRAULT.

LA COMTESSE, *arrêtant par le bras le Comte qui veut ſortir.*

Causons un peu, mon fils. L'occaſion s'en préſente rarement, je ne la laiſſerai certainement pas échapper. J'ai à vous parler beaucoup, beaucoup, ſur une infinité d'abus auxquels il eſt tems de remédier. Mais laiſſons cette matiere pour une autre fois, & commençons par le plus preſſé.

LE COMTE.

Je ſuis toujours prêt, ma mere, à vous écouter. Pour ce moment, je vous ſupplie de m'excuſer. J'ai l'eſprit préoccupé, & il me ſeroit impoſſible de vous prêter toute l'attention que je vous dois.

(*Il veut s'en aller.*)

LA COMTESSE, *le retenant.*

Eh bien, eh bien! ſi vous avez des diſtractions, je répéterai. Ecoutez moi : voici nos deux jeunes gens mariés : c'eſt à merveille. Mais, Monſieur, vous n'avez qu'un fils. Il y a déja plus de quatre ans que vous auriez dû lui trouver un parti. Demandez à Perrault, dont tout le monde vante l'eſprit, demandez-lui s'il n'eſt pas de la derniere importance de ſonger à marier le Marquis.

(*A Perrault.*)

Dis, toi, n'eſt-tu pas de mon avis ?

PERRAULT.

Madame....

LE COMTE.

Oui, ma mere, vous avez raiſon.

(*Il fait une révérence & veut ſe retirer.*)

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Vous avez effectivement l'air tout hors de vous. Eſt-ce que vous n'auriez pas entendu ? Je vais vous le redire : il s'agit....

LE COMTE.

Ne vous donnez pas la peine de répéter, ma mere. Je n'ai pas perdu un mot de ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire.

(*Il veut s'en aller, la Comteſſe l'arrête.*)

LE COMTE, *à Perrault.*

Je vais dans l'inſtant vous joindre dans mon cabinet.

## SCENE XIV.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Pour revenir au principal ſujet de cet entretien, qu'eſt devenue l'affaire entamée par votre frere le Commandeur ! Je n'aurois pas cru qu'elle ſe fût réduite à rien, comme il me le ſemble ; car le Commandeur tient beaucoup de moi pour la prudence. Il n'eſt pas homme à propoſer une folie. Seroit-ce votre fils dont la tête ? .... Mais le voici.

## SCÈNE XV.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Nous parlions de toi.

LE MARQUIS.

Que vois-je ! Aurois-je eu, Monſieur, le malheur de vous déplaire par quelque imprudence ? Je vous ſupplie de croire que mon intention n'a pu...

LE COMTE.

Sortez, Monſieur. Je ſuis fort étonné que vous aiyez le front de paroître devant moi, qui ne vous ſuis plus rien.

LA COMTESSE, *à part.*

Comment! Lui qui ne s'eſt jamais emporté!

LE MARQUIS.

Je l'avouerai, Monſieur, vous me troublez. Voici la premiere fois que je vous vois cette apparence de courroux : je dis, apparence, car je ne me pardonnerois jamais de vous avoir donné ſujet de reſſentir un courroux véritable.

LE COMTE.

Sortez, vous dis-je, & ne me revoyez jamais.

LA COMTESSE.

Eh, bon Dieu! Qu'a donc fait ce pauvre garçon?

LE MARQUIS.

O mon pere! Je donnerois mille fois ma vie pour vous épargner le plus léger chagrin. Il y a ſurement du mal-entendu dans tout ceci.

LA COMTESSE.

Vous verrez que de mauvaiſes langues auront forgé quelque noirceur. Eſt-ce qu'on devroit jamais les écouter! Voyons, voyons, expliquez-vous. Allons, de quoi s'agit-il?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur, je conviens que, dans vos principes, mes idées ſur Cécile ont pu vous effrayer pour

elle. Mais s'il m'étoit permis de les étendre, de les juſtifier; enfin ſi vous daigniez m'entendre; ah! je n'en doute point, la force de mes raiſons triompheroit de cette foule de préjugés dont les eſprits les plus lumineux ſont quelquefois malheureuſement offuſqués.

LE COMTE.

Vous jouiſſez des biens de votre mere; ils ſont conſidérables. Cependant, pour vous donner les moyens de paroître avec éclat, vous ſavez ce que j'y ai ajouté. Les choſes à cet égard ne changeront jamais. Si même les circonſtances honorables où vous pourrez vous trouver un jour exigeoient que vous fiſſiez une dépenſe au-delà de vos revenus, je ne vous en eſtimerai pas davantage, mais je n'en ſerai pas moins jaloux de pourvoir à vos nouveaux beſoins.

LA COMTESSE.

Eſt-ce que la tête vous tourne? Il n'y a qu'à lui tout donner. S'il fait des folies, tant pis pour lui. Quant à moi, je ne me deſſaiſirai de rien. Qu'il attende, qu'il attende; après moi, à la bonne heure.

LE MARQUIS.

Mon pere!

LA COMTESSE.

Ton pere, ton pere..... Il ne t'a déja que trop donné. Les jeunes gens croyent qu'ils n'ont qu'à jetter l'argent par les fenêtres, & qu'à le bien prendre nous ne ſommes que leurs tréſoriers. Viens, viens m'en demander à moi.

(*Elle ſort.*)

# SCENE XVI.

## LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

J'ose vous proteſter que ce reſſentiment ſi vif, ſi extraordinaire ne me paroît pas naturel.

LE COMTE.

Ces vains ſophiſmes tant de fois mis en œuvre pour donner du crédit aux opinions les plus abſurdes, pour juſtifier les plus honteux déſordres, croyez-vous que je les ignore ? Mais ſans faire valoir ici des autorités trop au-deſſus de nos foibles raiſonnemens pour pouvoir jamais en être ébranlées ; dites-moi, Monſieur, ſi d'après les ſimples loix de l'honneur, vous penſez n'avoir aucun reproche à vous faire. Dites-moi ſi l'honneur aujourd'hui ſe trouve ſi fort déchu de ce qu'il étoit, il y a peu d'années, que vous puiſſiez, ſans le bleſſer, vous porter à des excès dont alors une honte éternelle auroit été le prix. Et quel droit avez-vous ſur une fille libre, pour en diſpoſer comme un homme de bien répugneroit à diſpoſer de ſon eſclave ? Dans vos ſuppoſitions les plus heureuſes, étiez-vous ſûr qu'une mort imprévue ne vous eût pas forcé d'abandonner une infortunée à des malheurs qu'on ne ſauroit enviſager ſans effroi ? Et Valere arraché à une vie paiſible, jetté par vous dans une carriere où il auroit pu ſe voir aſſailli des diſgraces les plus funeſtes ; avez-vous donc tellement perdu toute ſenſibilité que vous euſſiez appris la nouvelle de ſon naufrage ou de quelque autre événement tragique, ſans gémir à jamais d'être l'auteur de ſon déſaſtre ? Ah,

mon fils ! car vous l'êtes encore, puiſque je vous vois frappé de ces triſtes images ; peignez-vous-les dans toute leur force, & voyez dans quel abîme vous étiez prêt de tomber, vous & vos deux victimes.

LE MARQUIS.

Mon pere, vous me faites frémir. Eſt-il poſſible que je fuſſe aſſez aveuglé pour ne pas voir toute l'horreur des moyens auxquels j'avois recours, & le précipice où j'entraînois l'aimable Cécile ! Ah ! je meurs de honte & de confuſion. N'allez pas croire au moins que rien de tout cela ſe ſoit préſenté à mon eſprit ; je ſerois indigne & de vous & du jour. Il eſt vrai que je ne m'étois pas oublié dans mes arrangemens ; mais j'avois auſſi penſé aux autres, & je m'imaginois avoir formé le meilleur plan poſſible pour notre commun bonheur. Il en faut convenir, j'avois fort mal vu les choſes, & je commence à ſoupçonner que, dans le grand monde ſi l'on acquiert du côté des graces & des objets frivoles, il y a fort peu de fonds à faire ſur ce qu'on peut y puiſer de relatif aux loix du véritable honneur. Hô ! voici mon oncle. J'avois bien dit que nous ne tarderions pas à le voir.

## SCENE XVII ET DERNIERE.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE COMMANDEUR, LE MARQUIS D'ORVIGNY, CÉCILE, VALERE.

LE COMMANDEUR.

VOTRE ſerviteur, mon frere.

LE COMTE.

Vous ne pouviez, Commandeur, arriver plus à propos.

LE COMMANDEUR.

J'apprends le mariage de Cécile. Eh-bien! au lieu d'un contrat nous en ſignerons deux.

LE COMTE, *au Marquis.*

Mon fils?

LE MARQUIS.

Je ne veux me conduire déſormais, mon pere, que d'après ce que votre bonté daignera me preſcrire.

LE COMTE.

Rien n'eſt déſeſpéré, quand les ſources du déſordre ne partent pas du cœur.

LA COMTESSE.

J'étois bien étonnée que le Commandeur ſe fût mêlé d'une affaire, & qu'elle ne réuſsît pas. Voilà

donc ce bon ſujet que nous allons marier auſſi. Je ne ſais quelle tracaſſerie il y a eue tout-à-l'heure entre ſon pere & lui ; ce ſont ſurement des rapports de mauvaiſes langues, comme je l'ai dit d'abord. Enfin tout, à ce qu'il me ſemble, eſt terminé. Puiſſent ſes querelles, avec la future, n'être pas de plus longue durée ! J'en doute, car ces Demoiſelles de Paris n'étoient pas trop aiſées à mener de mon tems, & l'on dit que c'eſt pis que jamais. Ce ſont tes affaires, mon ami.

LE COMMANDEUR.

Hô ! je réponds de la jeune Marquiſe pour la douceur & toutes les autres qualités dont une femme parfaitement aimable doit être douée. Je vous fais à tous un beau préſent, & ſur tout à toi mon neveu. Et pour que mon ami Dumont béniſſe à jamais cet heureux jour, je vais livrer à ſes tendres embraſſemens le plus joli petit loup marin qu'il ait vu de ſa vie.

LE MARQUIS.

Perrault a fait ſon devoir. Le mien eſt de reconnoître le ſervice eſſentiel qu'il vient de me rendre. Permettez, mon pere, que je me charge de payer pour lui le prix du bail qu'il vient de renouveller avec vous.

LE COMTE.

J'y conſens, mon fils ; j'aurai ſoin de retenir exactement ſur vos revenus le produit de cette Ferme. Il eſt trop juſte de vous laiſſer votre bienfait tout entier.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas tout, Monſieur ; je vous ſupplie de m'aider dans les réparations que je dois à la belle

Cécile & à mon ami Valere. J'ai une jolie terre iſolée que je pourrai céder à bon compte ſans démembrer mes biens.

LE COMTE.

Je vous entends, mon fils. Eh-bien ! j'en traiterai avec vous au nom de ma chere Cécile. L'argent que ſon pere m'a laiſſé entre les mains ſuffira je crois pour cette acquiſition.

LE MARQUIS.

Hô ! certainement.

LE COMTE, *à Cécile & à Valere.*

Mes enfans, les charmes de votre âge font naître l'amour ; mais n'oubliez jamais que, pour s'aimer long-tems, il ne faut pas ceſſer de s'eſtimer.

*Fin du troiſiéme & dernier Acte.*

20 JY 63

# POEMS
ON
# SEVERAL OCCASIONS.
BY
The Rev. Mr JOHN POMFRET.

---

*VIZ.*

I. The CHOICE.
II. LOVE triumphant over REASON.
III. CRUELTY and LUST.
IV. On the DIVINE ATTRIBUTES.
V. A proſpect of DEATH.
VI. On the *Conflagration*, and laſt *Judgment*.

---

With ſome account
Of his LIFE and WRITINGS.

To which are added,
HIS REMAINS.

---

EDINBURGH:
Printed by and for W. DARLING, *Advocates Cloſe*.
M.DCC.LXXVIII.